

Chapitre 15 / LA THÉORIE DU SYSTÈME D'ÉTATS
STABLES ET PROSPÈRES
UNE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE RÉUSSIE ?

David Cosandey

David Cosandey entend bâtir une nouvelle philosophie de l'histoire qui rende compte, élégamment, des principales phases d'ascension et de déclin scientifique de l'Europe, du Moyen-Orient, de l'Inde et de la Chine. De sa théorie, dite « météuroporique » – ou « théorie du système d'États stables et prospères » –, il nous livre ici les grandes lignes, ainsi que quelques résultats inédits. Et, pour juger de la validité d'une telle philosophie de l'histoire, il la compare aux principales approches concurrentes en la soumettant aux six critères de Von der Muhl : simplicité, ordre de fondamentalité, puissance organisationnelle, précision quantitative, falsifiabilité, nécessité et suffisance.

Mots clés : théorie météuroporique – thalassocratie – philosophie de l'histoire – Occident – Europe – polycentrisme

Peut-on réussir en matière de philosophie de l'histoire ? De nombreuses tentatives, maladroites voire naïves, témoignent de la difficulté de l'exercice : la croyance marxiste en un « sens de l'histoire », le mythe universel d'un « âge d'or » suivi d'une phase de déclin*, la croyance en une fin du monde imminente, ou encore le mythe prométhéen de la longue ascension de l'humanité vers un avenir meilleur représenteraient autant de tentatives d'extraire une logique générale cohérente du flux apparemment désordonné des événements historiques. La plupart des penseurs ont jusqu'à présent échoué à créer une théorie qui résiste à l'épreuve de l'étude approfondie des faits historiques. Malgré le scepticisme que ces échecs pourraient nourrir à l'encontre de toute nouvelle tentative, j'aurai l'audace de dire que l'on peut, que l'on doit même, persévérer dans ces efforts. Que parvenir à rassembler une philosophie cohérente de l'histoire reste essentiel à la compréhension de l'esprit humain, à notre compréhension de nous-mêmes, l'histoire étant à bien des égards la clé de l'âme humaine.

Dans *Le Secret de l'Occident*¹, j'ai présenté une théorie générale du progrès scientifique et technique dans le but de répondre aux (grandes) questions déjà souvent posées : pourquoi l'Occident connaît-il depuis un millénaire une phase presque continue de progrès techniques et scientifiques ? Pourquoi avait-il gravement régressé au cours des six siècles précédents (durant la période dite « âge des ténébreux »), et stagné au cours des six siècles antérieurs (l'époque romaine) ? Pourquoi avait-il, dans sa partie grecque tout au moins, connu une période d'intenses progrès, encore auparavant, pendant cinq siècles ? Et comment expliquer les phases d'épanouissement, et les longues phases de stagnation, en apparence toutes aussi imprévisibles les unes que les autres, des autres civilisations ?

Je me suis attaqué à ces vastes problèmes en bâtissant un système très général, applicable à toutes les civilisations et à toutes les époques. La théorie ainsi obtenue me semble s'affranchir des particularismes culturels et parvenir élégamment à expliquer pourquoi il y a, ou il n'y a pas, à une époque donnée et dans une région donnée, avance des sciences et des techniques – en faisant appel exclusivement à des causalités politiques et économiques, ainsi que, à un second niveau, géographiques.

Revenons sur ce point. Il s'agit d'une théorie de la science et non de la culture, des mentalités, de la morale ou du bonheur. On n'y discute que de progrès scientifiques, pas de progrès moraux ou sociaux. La science, rien de plus... mais rien de moins. La technologie représente clairement un élément fondamental pour caractériser une société. Ne parle-t-on pas d'âge du fer, d'âge de la pierre, et plus récemment de l'époque industrielle, de l'ère internet ? En s'efforçant d'expliquer l'avance des sciences et des techniques, on débouche presque inévitablement sur une philosophie de l'histoire, comme l'a bien compris Vincent Clot².

La philosophie de l'histoire que je propose se place au croisement des pensées de Montesquieu, Hume, Marx et Braudel. Montesquieu et Hume pour leur analyse sereine des sociétés à travers les continents,

1. David Cosandey, *Le Secret de l'Occident*, Paris, Arléa, 1997 ; 2^e éd., Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2007.

2. Vincent Clot, « *Matérialisme et idéalisme en histoire : à propos du Secret de l'Occident de David Cosandey* », *Le Philosophique*, le laboratoire de philosophie, « *Le Devoir* », 30, automne 2008, p. 149-160.

leur recherche de lois universelles et de logiques derrière la diversité infinie des cultures et des coutumes. Marx pour la prédominance accordée aux causalités économiques, identifiant l'« infrastructure » comme le moteur de la « superstructure ». Braudel pour l'intérêt porté au temps long, et pour cette capacité à plonger interminablement dans l'océan des connaissances historiques pour soudain s'élaner hors de l'eau, très loin en altitude, et embrasser l'océan entier d'un seul regard, en de fulgurantes synthèses.

Ma philosophie de l'histoire, qui a un petit air d'équation du monde, est certes une théorie globalisante ; on pourrait la regarder comme une théorie du grand tout. Mais, j'en suis persuadé, toute puissante qu'elle soit, elle pourra être intégrée, au cours des siècles futurs, dans une théorie encore plus vaste, dont elle sera un cas particulier. Cela me ravirait : seules sont vraiment fécondes les théories qui permettent aux autres penseurs d'avancer. Cependant, même dans son cadre actuel, ma théorie peut déjà donner lieu à de nombreux approfondissements et extensions. De par l'immensité du sujet étudié, elle offre matière à de nombreux doctorats et travaux de recherche.

Un bémol : comme il est précisé dans l'introduction des deux éditions du *Secret de l'Occident*, ma théorie ne contient que peu d'éléments originaux. Toutes les composantes, ou presque, en ont déjà été exposées dans d'autres travaux que je cite. J'ai donc été fort surpris du choc qu'elle a provoqué, de l'impression de nouveauté qu'elle a suscitée. Mais il est vrai qu'une chose, au moins, est nouvelle : c'est la synthèse elle-même. Le système dans son ensemble.

Le titre même de mon ouvrage, *Le Secret de l'Occident*, a été cause de malentendus. Il a pu malencontreusement donner à des lecteurs potentiels l'impression que son auteur croyait en un Occident détenteur d'une recette exclusive, dont il aurait eu connaissance, et qui aurait été secrète... Pire, certains ont cru voir dans ce titre une tonalité ésotérique. Je dois confesser que je l'avais conçu simplement comme un raccourci journalistique destiné à attirer l'attention, comme les unes des journaux. Il ne saurait de toute façon être question de résumer une théorie entière en un seul titre. Le titre original prévu en fera peut-être mieux comprendre la genèse : *Le Secret de l'Occident pour les révolutions scientifique et industrielle*. Le premier éditeur,

plutôt littéraire, ayant été effrayé par cette avalanche de technicité, il avait fallu trouver un autre sous-titre moins susceptible de rebuter les non-ingénieurs.

Je dois aussi contextualiser mes néologismes. J'avais créé à l'origine le néologisme de « métreuporique* », sur la base de deux mots grecs, résumant de façon fulgurante les concepts principaux de ma théorie, qui devenait donc la théorie « métreuporique ». Cette appellation ayant été unanimement rejetée, j'ai été amené à en proposer une autre, plus simple et plus anglocompatible, la « théorie du système d'États stables et prospères ». Toutefois, n'ayant pas renoncé à inventer et à faire accepter une dénomination plus courte et plus sophistiquée, j'ai consacré de longs efforts à trouver mieux. À ce stade de mes réflexions, je vous soumetts deux appellations possibles : la « théorie concurrentialiste généralisée » et la « théorie du polycentrisme* politico-économique ».

— Résumé de la théorie

La théorie métreuporique, ou théorie du système d'États stables et prospères, fait appel à deux faisceaux de facteurs, l'un économique, l'autre politique. Pour qu'il y ait progrès scientifique dans une civilisation donnée à une époque donnée, il faut et il suffit qu'il y ait essor économique, d'une part, et division politique stable, d'autre part.

Les facteurs économiques

L'essor économique est nécessaire pour un ensemble de raisons.

Le rôle de l'aisance financière. Tout d'abord, l'essor économique génère d'une façon générale les liquidités financières qui sont indispensables pour qu'une société puisse se livrer à d'autres activités, telle la science, que celles immédiatement nécessaires à la survie.

Le rôle des marchands. Ensuite, l'essor économique vient en aide à la science parce qu'il va de pair avec l'envol de la classe mercantile, les hommes d'affaires, marchands et banquiers, qui ont tendance, d'une façon générale, à soutenir le progrès technoscientifique. Au Moyen Âge, ces derniers sont intéressés par de meilleures cartes pour les voyages, par de meilleures horloges pour mesurer les durées de

production et de voyage, par de meilleurs bateaux pour les transports. Ils soutiennent les progrès des mathématiques : probabilités pour les assurances, trigonométrie pour la navigation, équations du deuxième et du troisième degré pour les problèmes de capital et d'intérêt, et ainsi de suite. À notre époque, ils encouragent le développement de la biologie (bactéries pour l'industrie, nouveaux traitements pharmaceutiques...), de la chimie (parfums, colorants, matériaux...), de la physique (ordinateurs, lasers, matériaux avancés...). Les hommes d'affaires ont tout au long de l'histoire mis sur pied ou financé des écoles privées, qui ont été des structures professionnelles vitales pour les savants.

Ajoutons que la classe marchande soutient la science et la technique non seulement directement, pour ses affaires, mais aussi indirectement, par son état d'esprit protoscientifique. Les hommes d'affaires sont de façon générale plus pragmatiques, plus concrets, plus intéressés par le quantitatif, plus sceptiques face aux croyances magiques et plus ouverts au changement que les autres classes sociales ; ils exercent une influence dans ce sens sur la société, lorsque leur puissance et leur statut le permettent. En outre, leur succès social en tant que classe ne dépend d'aucune doctrine mais de leur seul revenu. La classe des religieux et celle des propriétaires terriens, au contraire, ont tendance à se montrer moins flexibles et plus enclines à s'appuyer sur des vérités idéologiques immuables. Pendant les phases de grand essor économique, la classe mercantile, renforcée, peut exercer son influence sur la société, créant un terreau favorable à la science.

Les facteurs politiques

Le deuxième facteur indispensable au progrès scientifique est la division politique stable. Pour que les connaissances puissent avancer, il faut que la civilisation considérée soit répartie en un ensemble d'États « stables », c'est-à-dire s'étendant sur plusieurs siècles, tout en conservant un noyau géographique permanent.

Le rôle de la diversité politique. La division politique stable est en soi génératrice de liberté. Un artisan persécuté dans un pays pour avoir inventé un nouveau procédé peut se réfugier dans un autre pays, un savant menacé dans un royaume pour ses idées nouvelles trouver

asile dans un autre royaume. Mieux, la rivalité entre couronnes transforme les savants en objets de prestige. Des universités du XIV^e et XV^e siècle aux académies des sciences du XVIII^e siècle et aux grands télescopes du XIX^e siècle, l'histoire abonde en institutions scientifiques créées avec le prestige de l'État comme objectif quasi exclusif. Enfin, la division politique stable permet à une diversité de législations et d'initiatives politiques de voir le jour, l'histoire se chargeant ensuite de sélectionner les bonnes. Diversité des lois, diversité des solutions, diversité des gouvernements rendent une civilisation politiquement divisée en États stables plus riche en idées et en voies explorées, et donc plus brillante et plus innovante.

Le rôle des militaires. La dernière, mais non la moindre, des raisons pour lesquelles la division politique stable favorise la science est que celle-ci va de pair avec l'essor des armées et des militaires. Comme les marchands, les militaires soutiennent l'avance des sciences et des techniques. Tout nouveau procédé, toute nouvelle connaissance peut apporter un avantage intéressant sur l'ennemi. Les états-majors entretiennent directement mathématiciens et physiciens (calculs de trajectoire, construction de pièces d'artillerie, d'avions, de missiles, de bombes, notamment à l'époque atomique, de cryptages pour codes secrets, etc.), architectes (fortifications), médecins (soins aux blessés), et les savants en général pour la construction navale, la cartographie, l'astronomie nautique et tous les problèmes quantitatifs de l'organisation des armées. En outre, l'ampleur des budgets militaires assure aux savants un financement quasi illimité, hors de proportion avec les budgets de recherche pure, même au XIX^e siècle.

Enfin, la stabilité des États et des frontières révèle que les guerres, en dépit des malheurs infligés aux individus, ne causent pas trop de dégâts aux civilisations elles-mêmes si on les considère du point de vue du temps long.

Le rôle de la géographie. sa géographie exceptionnelle, son profil littoral, qui a permis à l'Europe occidentale de connaître une aussi longue période – presque un millénaire – de division politique stable et d'essor économique. La mer enveloppant plusieurs secteurs (péninsules Ibérique et italienne, France, Grande-Bretagne, Irlande,

péninsule danoise, péninsule suédo-norvégienne) a créé des espaces délimités protégés contre les invasions, des espaces délimités qui avaient *a priori* plus de chances d'évoluer en des États stables. De même, en atteignant une proportion importante du territoire ouest-européen, la mer permettait à une proportion élevée de la population de commercer à longue distance. Pendant la majeure partie de l'histoire, en fait jusqu'aux avancées technologiques de la seconde moitié du XX^e siècle, seul le transport par mer a assuré la circulation des pondéreux, des produits de gros, ceux qui permettent un vrai développement économique, touchant toute la société.

Une articulation extraordinaire du littoral, à plus petite échelle, se retrouve en Grèce et en mer Egée. Elle a favorisé, pour les mêmes raisons, la stabilité de la division politique et l'essor économique du monde grec de l'Antiquité.

Le graphique de la figure 1 illustre la structure de ma théorie de la science – la théorie du système d'États stables et prospères, ou théorie méreuporique.

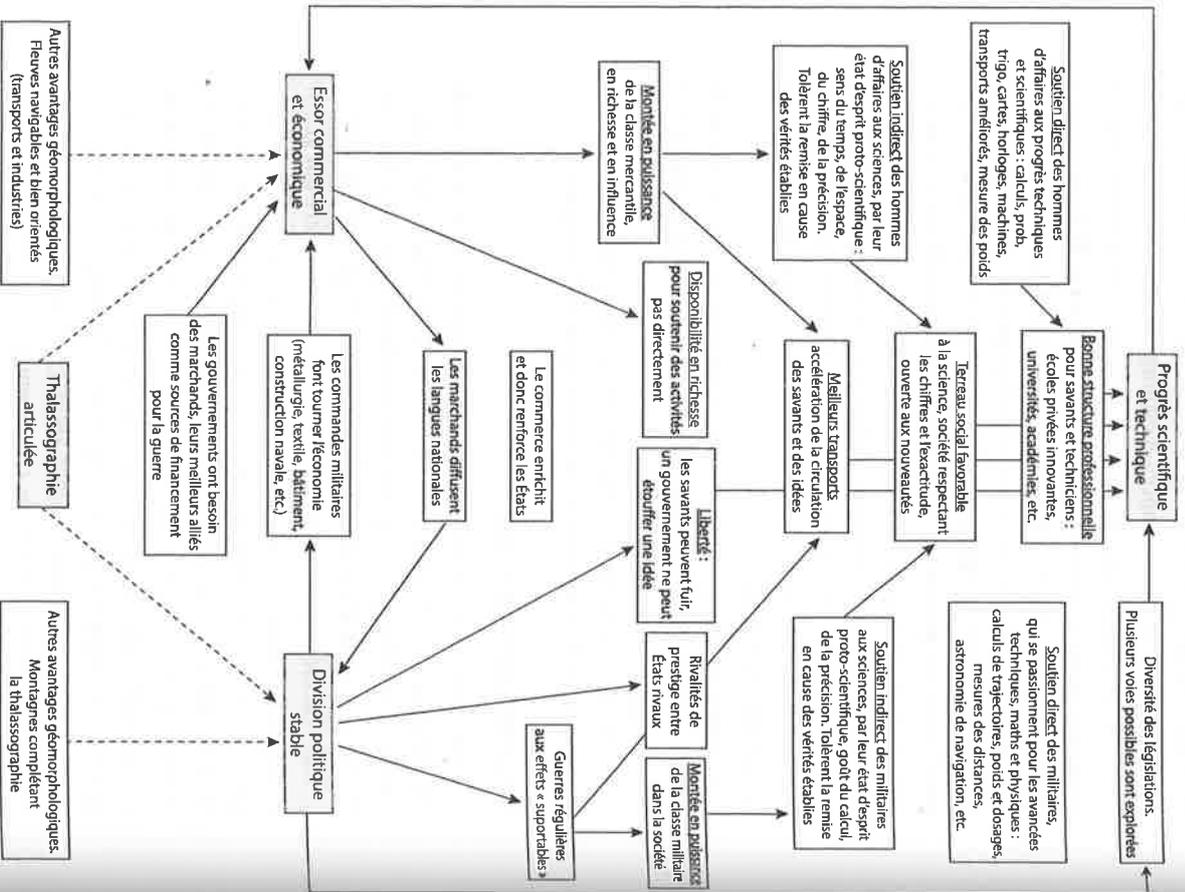
Les flèches indiquent les causalités vertueuses à l'œuvre en Europe occidentale au II^e millénaire et en Grèce pendant l'Antiquité.

Résultats avancés inédits

L'une des choses qui frappe dans ce graphique est la symétrie entre les rôles joués par les hommes d'affaires et les militaires. Un soupçon s'insinue irrésistiblement : au fond, leur problématique pourrait être semblable ; tous deux pourraient être l'émanation d'un phénomène unique.

Une réflexion approfondie conduit effectivement à l'idée que guerre et commerce procèdent d'une dynamique commune. Dans les deux cas, on a affaire à un ensemble d'entités en lutte pour des ressources : ici des entreprises se disputant des marchés, plus précisément des clients ; là des armées se disputant des territoires, plus précisément des contribuables-corréables. Marchands et militaires apparaissent comme des conquistadors de domaines différents, certes, mais pas foncièrement différents dans leur logique profonde. Ils sont en lutte les uns contre les autres pour des ressources. En cas de monopole, respectivement d'État universel et de marché captif, tous deux s'endorment sur leurs lauriers et entrent en déclin. Quand il y a stabilité de

Figure 1 : La théorie du système d'États stables et prospères



la concurrence (maintien d'entités rivales sur une longue durée sans que celles-ci s'écrasent les unes les autres) et croissance (les entreprises prospèrent et croissent, les États s'agrandissent), des effets bénéfiques s'ensuivent pour le progrès des sciences et des techniques.

On peut imaginer d'autres « dimensions » dans lesquelles ce phénomène pourrait jouer : le religieux par exemple. Plusieurs religions en situation de compétition dans le même bassin de population, mais stables et durables, ne se montreraient-elles pas plus favorables à l'avancement de la connaissance qu'une religion monopolistique ou une effervescence religieuse chaotique ? Quelques exemples, cités, mais pas encore thématisés, dans *Le Secret de l'Occident*, suggèrent une réponse positive : le christianisme naissant, qui, en butte à d'autres sectes à succès dans l'Empire romain, a soutenu un progrès technique – le livre – comme moyen de l'emporter sur les autres ; les jainistes, en Inde, qui, confrontés à un foisonnement de sectes concurrentes et durables, ont encouragé les recherches en mathématiques pour briller aux yeux des fidèles potentiels ; ou encore les jésuites utilisant l'astronomie occidentale pour impressionner l'empereur de Chine. Mais une telle configuration (une même population divisée en plusieurs religions rivales et durables) demeure très rare au cours des siècles, aussi cette troisième dimension a-t-elle joué un rôle faible, voire pratiquement négligeable au long de l'histoire.

Tableau 1 : Le parallélisme commerce – guerre – religion

Entités rivales	Forces combattantes	Enjeu de l'affrontement	Personnes	Nom de l'affrontement	Moyens utilisés
États	Soldats	Les territoires domaine extensible en phase d'exploration seulement	Contribua- bles, ressources naturelles	Guerre	Combats armés
Firmes	Hommes d'affaires	Les marchés domaine extensible par la création de nouveaux produits	Clients	Concurrence entre firmes	Démarchage, publicité
Religions	Missionnaires	Les croyances	Quaillies	Missionariat	Démarchage

À ma connaissance, Carl von Clausewitz, dans son ouvrage célèbre *De la guerre* (1832), fut le premier à reconnaître le parallélisme entre activité militaire et activité marchande, encore qu'il n'ait guère approfondi le sujet. On peut étendre la comparaison en y incluant la religion.

Ces trois dimensions – guerre, commerce et religion – ne peuvent être considérées isolément ; elles interfèrent les unes avec les autres. Un innovateur soutenu par la classe marchande pourrait être anéanti par un empereur universel, un penseur soutenu par une secte rivale pourrait déperir faute de financement pendant une phase économiquement déprimée, et ainsi de suite. La configuration idéale, logiquement, est celle où les trois dimensions atteignent leur valeur optimale et se renforcent mutuellement. Elle se rencontre dans un système d'États stables, connaissant l'essor économique et adoptant chacun une croyance particulière pour se démarquer des autres. Cette configuration s'est retrouvée dans l'Europe classique et dans le monde arabo-musulman du X^e siècle.

Voici, au fond, ce que dit la théorie méreuporique : lorsque des *entités* (entreprises, États, religions) se disputent des *ressources* (clients, contribuables, ouailles) dans une *dimension donnée* (marché, territoire, esprit) et qu'elles arrivent à *équilibre dynamique*, c'est-à-dire lorsqu'elles parviennent à *durer* et à *croître* tout en restant en forte compétition les unes contre les autres, alors est atteint un optimum favorable au progrès des sciences et des techniques ; trop de concurrence mène à des perturbations graves, à des destructions incontrôlables et finalement au chaos ; trop peu de concurrence conduit à l'immobilisme. Quand plusieurs entités sont en présence et en compétition sans réussir à s'annihiler mutuellement, il s'ensuit une configuration où la concurrence peut pleinement déployer ses effets bénéfiques. Cette notion d'*optimum* a été explorée par Christophe Brun dans sa préface au *Secret de l'Occident*.

Les six critères de Von der Muhll

Cette philosophie de l'histoire paraît fort intéressante, me direz-vous, mais comment juger de sa validité ? Pourquoi la préférer à une autre ? Sur quelle base la comparer aux autres théories existantes ?

Le problème

Toute théorie de l'histoire se voulant un tant soit peu « sérieuse et objective » se heurte à un problème spécifique, à savoir qu'il n'est guère possible de prouver quoi que ce soit dans un tel domaine. Il est impossible, en histoire, de modifier un paramètre et de recommencer l'expérience pour observer ce qui change – une approche qui est pourtant au cœur de la démarche scientifique.

Il paraît donc difficile de construire une théorie un tant soit peu scientifique de l'histoire. Cela ne doit pas, cependant, nous arrêter, car d'autres domaines, telles l'astronomie ou la paléontologie, souffrent de problèmes similaires, tout en étant considérés comme des domaines d'investigation scientifique respectables.

Les critères

Mais alors, quels critères utiliser pour juger de la validité d'une théorie de l'histoire ? J'aurai recours ici à ceux définis par George von der Muhll³ dans un article original pour mettre face à face deux théories de l'histoire fort différentes, celles d'Arnold Toynbee et de Jared Diamond. De ces critères, qui sont au nombre de dix dans l'article, je retiendrai les six principaux, à savoir la simplicité, l'ordre de fondamentalité, la puissance organisationnelle, la précision quantitative, la falsifiabilité et la nécessité-suffisance.

Les théories en lice recevront une note, forcément approximative, selon chaque critère. Les théories atteignant un score d'ensemble élevé seront jugées plus valables, en l'état des connaissances, que celles obtenant un plus faible nombre de points. Chaque critère étant crucial à sa manière, une théorie notée zéro selon au moins un critère sera éliminée. Je rapporterai ces notes dans un grand tableau récapitulatif.

Les hypothèses en lice

Nous prendrons comme théories concurrentes : l'hypothèse fataliste ou divine (« cela s'est produit ainsi parce que Dieu l'a voulu ») ;

3. George von der Muhll, « Ecology, Culture and Rationality : Toynbee and Diamond on the Growth and Collapse of Civilizations », *Comparative Civilization Review*, 57, automne 2007, p. 12-28.

L'hypothèse du hasard (le déroulement des événements résulte essentiellement du hasard, ou s'avère trop compliqué pour être jamais expliqué) ; l'hypothèse culturelle variable, c'est-à-dire toute forme d'explication faisant appel aux mentalités ou aux comportements et à leurs changements (par exemple, l'idée selon laquelle les Grecs s'intéressaient aux sciences parce qu'ils étaient plus curieux, plus dynamiques) ; l'hypothèse climatique (seuls les climats tempérés ont permis le développement des sciences et des techniques) ; l'hypothèse religieuse (le christianisme aurait été plus favorable aux progrès par sa doctrine, par ses institutions ou par l'attitude face à la vie qu'il encourageait) ; l'hypothèse culturelle fixe (avantages dus à la langue, à l'écriture, aux structures sociales et anthropologiques) ; l'hypothèse ethnique au sens large (celle d'une prédisposition génétique à l'investigation de la nature) ; et enfin l'hypothèse grecque (l'héritage du savoir grec aurait seul permis le décollage).

Simplicité (premier critère). Le premier critère de Von der Muhl nous dit que, face à deux théories également satisfaisantes, il faut retenir la plus simple. On reconnaît là une idée d'une validité tout à fait générale. La simplicité est en elle-même une vertu. Entre deux procédés de fabrication conduisant au même résultat, l'artisan choisira le plus simple. Entre deux démonstrations valables d'un même théorème, le savant géomètre préférera la plus courte. Passer d'un tableau inextricablement compliqué à un tableau clair et intelligible constitue un progrès s'il conserve la même puissance explicative (dans le cas contraire, on parle de simplisme).

À l'aune de ce critère, les explications par Dieu, par le hasard ou par les mentalités ont certainement le plus de mérite. Elles sont extrêmement simples : quels que soient les événements à expliquer, on peut toujours avancer pour les justifier qu'ils se sont produits « parce que Dieu l'a voulu » ou que « c'était dû au hasard ». L'explication culturelle (« parce que la culture a changé ») est très simple elle aussi, bien qu'il faille tout de même l'élaborer pour décrire ce changement. Les hypothèses religieuse, culturelle fixe et ethnique reçoivent des scores moins bons (elles sont plus complexes et demandent une plus

grande élaboration), mais restent suffisamment simples pour pouvoir être comprises rapidement par tout le monde. On peut en dire autant de l'explication par l'héritage du savoir grec antique.

La théorie méreuporique est également assez simple, puisqu'elle explique toute l'histoire scientifique par deux faisceaux de facteurs, beaucoup d'autres facteurs habituellement invoqués ayant été éliminés. Belle simplification en vérité, mais pas aussi majeure que celle apportée par les autres théories examinées. Pour être assimilée, elle nécessite en effet une explication assez longue, beaucoup plus longue en tout cas que les théories concurrentes. La théorie méreuporique sera donc celle qui recevra la note la moins bonne.

Ordre de fondamentalité (deuxième critère). Entre deux théories également satisfaisantes, nous dit le deuxième critère de Von der Muhl, on choisira « la plus primordiale », celle qui fait appel aux facteurs les plus fondamentaux. Par exemple, si la théorie B est un cas particulier de la théorie A, on choisira la théorie A.

L'hypothèse divine fataliste et celle du hasard ont dans ce cas clairement l'avantage, une fois de plus. Aucun ordre de transitivité ne peut être plus fondamental que Dieu ou le hasard. On part des causes « les plus premières » possibles. Les hypothèses culturelles (fixe ou variable), ethnique et climatique paraissent en revanche moins valables, puisque rien n'empêche d'expliquer la culture, le climat ou les caractéristiques génétiques, qui sont des phénomènes intermédiaires, non des causes premières. Le plus mauvais score échoit toutefois à l'hypothèse grecque – qui ne fait que repousser le problème une étape plus haut dans l'histoire et ne fournit nullement une cause première. Elle ne fait que poser une question, sans y répondre : celle de l'origine du miracle grec. Elle reçoit donc un zéro.

La théorie méreuporique et thalassographique n'est probablement pas aussi fondamentale que les deux premières théories (les hypothèses divine ou du hasard). Elle ne s'appuie pas sur des principes transcendants. Dans l'étage géographique de la théorie, la configuration littorale des continents dépend de la tectonique des plaques, celle-ci devenant la vraie cause première. Néanmoins, elle se trouve assez haut dans l'ordre de transitivité. J'en veux pour preuve qu'elle en englobe

beaucoup d'autres. Notamment la théorie de Jean Baechler, qui apparaît comme un de ses sous-ensembles⁴. Ou celle de Jacques Blamont, dont elle représente visiblement la matrice, un ensemble plus complet, plus abouti⁵. Une partie de la théorie de Marx se retrouve également englobée : celle postulant le primat de la vie économique sur la vie intellectuelle d'une société. Sans oublier Hume et Montesquieu, dont les rapides intuitions en direction de la théorie métempirique se voient confirmées et complétées par ma théorie. Les nombreuses intuitions présentes dans l'œuvre de Fernand Braudel se retrouvent également absorbées et dépassées par la théorie du système d'États stables et prospères. La théorie métempirique englobe même les philosophies naïves de l'histoire, celles postulant une ascension continue (vision prométhéenne), qui ont cours pendant les phases d'ascension, ou celles envisageant un déclin inéluctable après un âge d'or passé (qui ont cours pendant les phases de déclin), toutes se trouvent également dépassées et transcendées, puisque ma théorie explique aussi bien les phases d'ascension et de déclin des civilisations.

La théorie métempirique reste donc en lice, même si elle demeure à ce stade inférieure aux théories du hasard et de la divinité toute-puissante. L'hypothèse grecque est éliminée.

Puissance organisationnelle (troisième critère). Le troisième critère de Von der Muhl nous dit qu'entre deux théories également attrayantes, on préférera celle qui parvient à rendre intelligibles le plus grand nombre d'événements et d'évolutions, à structurer de la manière la plus compréhensible possible le flux en apparence désordonné et anarchique de l'histoire.

À l'aune de ce critère, les explications par Dieu ou par le hasard reçoivent une note très faible. Elles ne permettent ni d'organiser ni de structurer les événements, n'éclaircissent en aucune façon la complexité de l'histoire et n'offrent aucun outil pour structurer les connaissances historiques. Le hasard n'explique rien, presque par définition, il reçoit donc un zéro. Quant à la volonté divine ou à l'évolution des mentalités, elles n'apportent qu'un faible plus, bien

superficiel au demeurant. Très peu de nouveauté dans l'analyse. On frise la tautologie.

Les hypothèses climatique, culturelle, religieuse et ethnique éclairent davantage les événements. Elles apporteraient une compréhension plus profonde des choses si elles étaient confirmées. Elles reçoivent donc une meilleure note. Mais elles pechent par leur unidimensionnalité : en histoire, expliquer l'évolution complexe de civilisations entières au moyen d'un seul facteur, plutôt fixe, comme la langue ou le climat, ne peut aider que jusqu'à un certain point. La pauvreté de l'argumentation se ressent forcément et limite la puissance organisationnelle de la théorie. L'hypothèse religieuse, notamment, se retrouve inapplicable pour des pans entiers de l'histoire des civilisations, comme les cinq cents ans du miracle grec et les plusieurs milliers d'années d'histoire chinoise.

Avec une grille d'analyse applicable à toutes les civilisations et à toutes les époques, la théorie métempirique permet incontestablement de mieux organiser les événements historiques et d'identifier leur logique cachée. Derrière la variété infinie des habits religieux, culturels et sociaux, elle révèle de véritables invariants universels. Elle a donc un plus fort pouvoir organisationnel et explicatif que les autres théories en lice. Elle recevra pour ce critère la meilleure note.

Précision quantitative (quatrième critère). Le quatrième critère de Von der Muhl nous dit qu'entre deux théories d'égale valeur, on choisira celle qui offre la plus grande précision quantitative, étant entendu que ce que l'on peut mesurer mérite plus le qualificatif d'« objectif » que ce qui relève du seul point de vue.

Selon ce critère, les explications par Dieu, par le hasard ou par la culture se retrouvent presque sans valeur... Elles n'offrent pas le moindre moyen de quantifier leurs prédictions. L'hypothèse culturelle variable pourrait éventuellement faire l'objet de mesures, mais cela reste bien théorique. L'hypothèse religieuse permet un certain degré de quantification. Il serait en principe possible de déterminer le pourcentage d'une population converti au christianisme, l'ancienneté de cette conversion, et de mettre en rapport ces mesures avec l'ampleur des progrès scientifiques. Les explications ethnique et climatique font

4. Jean Baechler, *Les Origines du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1971.

5. Jacques Blamont, *Le Chiffre et le songe, histoire politique de la découverte* [1993], Paris, Odile Jacob, 2005.

bien meilleure figure ici, puisqu'elles s'appuient sur des grandeurs *a priori* mesurables (code génétique, température, humidité, etc.).

La théorie météorologique souffre donc, face à ce quatrième critère, d'une certaine faiblesse, la quantification des facteurs économiques et politiques n'ayant pas été poussée très loin jusqu'ici. Que signifie exactement la « prospérité économique » ? Cette notion n'a pas été quantifiée dans *Le Secret de l'Occident*. Mon intuition me dit qu'il faudrait, pour quantifier la prospérité économique, combiner la croissance du produit intérieur brut, ou PIB (total et par habitant), avec le niveau absolu de ce PIB (total et par habitant), en faisant correspondre le niveau absolu de la connaissance scientifique avec celui du PIB, et l'importance des progrès scientifiques avec l'ampleur de la croissance. Il s'agit là, bien sûr, d'une première esquisse.

Néanmoins, même si elle s'avérerait bonne, elle resterait peu utile, en pratique, pour arriver à une quantification effective, puisque nous ne disposons d'aucune mesure de PIB avant le XX^e siècle. Malgré les efforts des historiens pour reconstituer les PIB des époques antérieures, on est encore loin d'obtenir des valeurs fiables, encore moins de pouvoir les comparer à travers les âges et les civilisations. Il s'agit là, cependant, d'une limite des données disponibles, non de la méthodologie en soi.

Le même problème se pose avec le facteur politique. Comment mesurer la stabilité et la qualité de la division politique ? Pour être considéré comme un « système d'États stables », faut-il durer deux siècles ou cinquante ans ? Et, au sein d'un système, combien d'États doivent avoir duré au moins cet intervalle pour être qualifiés de « système stable » ? Là encore, un début d'esquisse de réponse pourrait être qu'au fur et à mesure du développement technologique, l'accélération des événements raccourcit la période nécessaire pour être considéré comme un État « stable ». Il fallait, pour être dit « stable », durer un siècle au Moyen Âge, alors que trente ans suffissent aujourd'hui.

Un problème, enfin, est commun à toutes les hypothèses en lice : comment quantifier l'ampleur des découvertes, l'intensité du progrès scientifique et technique ? On peut compter le nombre de savants créatifs ; ou le nombre de théories ou de découvertes vraiment brillantes (tous ces éléments reposant évidemment et nécessairement sur des

considérations subjectives, on aura seulement repoussé le problème d'un cran) : on doit naturellement mettre en rapport ces nombres avec le chiffre de la population totale, et avec la longueur de l'époque étudiée.

Mon manque de quantification m'a souvent été reproché. Je propose ici une première réponse, encore inédite et incomplète, un premier essai de quantification de ma théorie avec les indicateurs binaires : + et -.

Dans le tableau ci-dessous, j'ai noté d'un +/0/- les époques d'essor économique/de stagnation/d'appauvrissement, sur la base des données historiques disponibles (toujours qualitatives, les chiffres de la croissance du PIB restant indisponibles pour la plupart des époques) et +/0/- pour caractériser la stabilité de la division politique de la région considérée, la gradation allant de division stable/unifiée/division instable. Les régions considérées changent parfois au cours des siècles. En effet, la zone considérée doit toujours être en grande partie autodéterminée et autonome. Cette définition impose de modifier au besoin la région considérée. On constate, au vu du tableau 2, que la quantification rudimentaire de cette méthode n'infirme pas la valeur et la pertinence de la théorie météorologique.

Falsifiabilité (cinquième critère). Le cinquième critère, emprunté à la philosophie de la science de Karl Popper, jouit aujourd'hui d'un accord unanime. Pour mériter le label de « scientifique », une théorie doit être falsifiable : c'est-à-dire qu'il doit exister au moins une expérience à même de prouver qu'elle est fautive, une expérience dont certains résultats *a priori* possibles contrediraient les prédictions. Une théorie ne se pliant pas à ce critère ne peut prétendre expliquer le monde rationnellement, et peut tranquillement être éliminée comme non scientifique.

Les explications par la volonté de Dieu, par le hasard ou par les mentalités, ici, s'effondrent : elles sont – par définition – impossibles à infirmer ! Elles sont toujours confirmées par construction. Dieu peut se trouver derrière toute évolution, comme le hasard. De même, un changement de mentalité peut toujours être invoqué. Ces hypothèses, infalsifiables, s'apparentent à des croyances religieuses plus qu'à des théories scientifiques. Elles sont irrecevables.

Les hypothèses climatique, culturelle, religieuse ou ethnique sont, elles, falsifiables : il suffirait pour prouver leur fausseté de découvrir des

Tableau 2 : Première quantification élémentaire, tableau synoptique

Région	Période	Situation politique	Note politique	Situation économique	Note économique	Note méreuporique	Note scientifique	Savants, livres ou découvertes de grande valeur
Invasions doriennes Monde grec	- 1000 à - 700	Division instable	-	Marasme	-	--	0	Pas d'activité
Époque Hellénique Monde grec et Méditerranée orientale	- 700 à - 200	Division stable 4 États et plus	+	Grand essor	+	++	++	Anaximène, Anaximandre, Pythagore, Démocrite, Héraclide, Méton, Callipe, Thalès, Eudoxe, Hippias, Empédocle, Alcéméon, Diogène, Aristote, Hippocrate de Cos, Trières, mines perfectionnées, machines de chantier, tunnels de précision
Début époque hellénistique Monde grec et Croissant fertile	- 300 à - 200	Division stable 2 États et plus	+	Grand essor soutenu	+	++	++	Aristarque, Hipparque, Archimède, Straton, Ctésibios, Ératosthène, Apollonios, Théophraste, Erasistrate, Hérophile, galères géantes, vis sans fin, catapultes, canon à air comprimé
Fin de l'époque hellénistique Monde grec et Croissant fertile	- 200 à - 50	Recul (division assez instable)	0	Ralentissement	-	-	-	Naufrage de la recherche grecque (exception : Hipparque)
Empire romain Bassin méditerranéen	- 50 à + 300	Unité totale	0	Stagnation	0	0	0	Compilations, synthèses : Galien, Ptolémée techniques immobilières (exception : livre)

Tableau 2 : Première quantification élémentaire, tableau synoptique (suite)

Région	Période	Situation politique	Note politique	Situation économique	Note économique	Note méreuporique	Note scientifique	Savants, livres ou découvertes de grande valeur
A) Méditerranée orientale et Perse	+ 300 à + 600	Division stable 2 États	+	Faible essor	0	+	+	Diophante, Pappus, Jean Philopon
B) Europe occidentale	+ 300 à + 1 000	Division instable	-	Grave dépression	-	--	--	Disparition du savoir antique
Europe occidentale	+ 1 000 à + 1 940	Division stable 4 États et plus	+	Essor soutenu	+	++	++	Décollage, révolution scientifique, apothéose XIX ^e -XX ^e siècle Grosseteste, Buridan, Oresme, Nicolas de Cuse, Tartaglia, Cardan, Neper, Pascal, Leibnitz, Harvey, Leeuwenhoek, Malpighi, Copernic, Galilée, Képler, Newton, Paracelse, Agricola, chimie analytique, Darwin, Planck, Einstein
Hémisphère Nord	+ 1 940 à 2000	Division stable 2 États et plus (USA-URSS)	+	Essor soutenu, puis ralentissement	+	++	++	Biologie moléculaire, ADN, rayonnement cosmique, tectonique des plaques, accélérateurs à particules, ordinateurs, télescopes orbitaux.
Hémisphère Nord	+ 1 970 à 2 050	Division stable 2 États et plus (USA, Chine)	+	Grand essor	+	++	+	Synchrotrons, observatoires gravitationnels, clonage, cellules-souches, génie génétique, nanotechnologies, internet, téléphones portables, tourisme spatial

aires de civilisation non chrétienne (notamment en Europe avant le christianisme), des régions de climat non tempéré, des zones de langues ou d'ethnies non européennes, etc., où auraient été accomplis de grands progrès scientifiques pendant des périodes assez longues. Ou des périodes ou régions chrétiennes, blanches ou tempérées ne s'étant signalées par aucun progrès. Ces hypothèses sont donc recevables, dans le sens qu'elles ne sont pas non scientifiques (leur fausseté permettrait d'ailleurs de les éliminer, comme nous le verrons sous le critère suivant).

La théorie du système d'États stables et prospères s'avère également faussable. Il suffirait de trouver une époque, une civilisation contredisant son schéma explicatif. Par exemple, un empire isolé générant d'intenses progrès en sciences et en techniques sur plusieurs siècles, une période d'instabilité politique grave arrivant aux mêmes résultats ou, à l'inverse, un système d'États prospères et stables n'ayant produit aucune avancée scientifique... Une telle observation serait *a priori* parfaitement imaginable.

Nécessité et suffisance (sixième critère). Le sixième critère de Von der Muhl nous dit en substance qu'une théorie selon laquelle les causalités invoquées produisent toujours les effets prévus (nécessité), et les effets observés proviennent toujours des causes invoquées (suffisance), sera préférée à une théorie qui a besoin de faire intervenir de façon arbitraire d'autres facteurs causaux d'un cas à l'autre (non-suffisance) ou dont les facteurs invoqués restent parfois sans les effets attendus (non-nécessité).

Les hypothèses divines, du hasard et culturelle se comportent très bien sous ce sixième critère. À chaque fois qu'il y a progrès, c'est Dieu, le hasard ou les changements des mentalités qui l'ont voulu ; et inversement, à chaque fois qu'il y a volonté divine ou changements de la culture, la science a progressé...

L'hypothèse religieuse se comporte nettement plus mal. Un grand nombre de nations chrétiennes n'ont en effet jamais produit aucun progrès scientifique (Amérique latine, Europe de l'Est, Afrique noire), et d'autres aucun durant de longues périodes (Europe occidentale au haut Moyen Âge, Empire byzantin). À l'inverse, de nombreuses phases

de progrès scientifiques ont été générées par des pays non chrétiens (miracle grec, Chine antique et médiévale, etc.) Les expériences permettant de falsifier l'hypothèse religieuse mentionnées au critère précédent obtiennent effectivement des résultats conduisant à l'éliminer.

Un même type d'argument permet de « contre-prouver » les hypothèses culturelle fixe, ethnique et climatique, en établissant leur non-nécessité et leur non-suffisance. De nombreuses nations blanches ou bénéficiant d'un climat tempéré ont failli technologiquement pendant de longues périodes. À l'inverse, de nombreuses phases de progrès ont été produites par des nations non blanches et dans des régions non tempérées.

J'affirme, et c'est peut-être là le point le plus essentiel, que la théorie métemporique est nécessaire et suffisante. Chaque fois dans l'histoire des civilisations qu'il y a eu division stable et essor économique, il y a eu progrès technoscientifique (nécessité). Et chaque fois qu'il y a eu progrès scientifique et technique, il y avait eu essor économique et division stable (suffisance). Cela ressort du reste bien de mon tableau synoptique pour l'Europe occidentale. Cette affirmation se vérifie pour les périodes et les régions dont l'histoire nous est connue. Elle reste bien sûr vérifiable dans toutes les régions et les époques où la connaissance historique demeure trop vague pour affirmer quoi que ce soit – à savoir de longs millénaires de l'histoire de l'Inde ou de l'Amérique précolombienne, entre autres.

L'affirmation triomphante de la nécessité et suffisance de la théorie métemporique s'accommode toutefois d'une précision. Elle ne concerne, on l'a vu, que des sociétés d'une certaine taille (de plus d'un million d'habitants), des systèmes complets, relativement isolés, d'intervalles de temps suffisamment longs. Autre bémol : l'étage géographique de la théorie n'est nécessaire que sur le très long terme (il y a eu des systèmes d'États stables et prospères dans des régions sans littoral articulé, comme Sumér, la Chine antique, le monde maya – bien que moins durables que ceux de la Grèce et de l'Europe occidentale) et n'est pas suffisant (ni l'Europe occidentale ni la Grèce n'ont toujours connu la division stable et l'essor économique ; il a fallu que d'autres facteurs soient réunis). On ne peut parler de nécessité et de suffisance qu'à l'étage politico-économique de la théorie.

En conclusion, nous pourrions dire que la théorie méreuporique, ou théorie du système d'États stables et prospères – ou concurrentialisme* généralisé, ou théorie du polycentrisme politico-économique – apparaît, parmi toutes les théories visant à expliquer l'essor et le déclin des civilisations, comme celle qui supporte le mieux le passage au crible des six critères de Von der Muhi. Elle est, de fait, la seule qui ne soit pas éliminée par l'un ou l'autre de ces critères.

Audacieuse et novatrice pour certains, simple synthèse pour son auteur, la théorie du système d'États stables et prospères devrait, sur la base de cette analyse, pouvoir être adoptée sans crainte. Rien ne s'oppose à ce qu'elle ne soit reconnue un jour, dans le monde académique et les cercles cultivés, comme la meilleure théorie disponible.

Tableau 3 : Tableau récapitulatif

	Critère	Description	Hypothèses divine (Dieu l'a voulu), ou du hasard	Hypothèse culturelle via les mentalités	Hypothèses religieuse, culturelle fixe (langues), ethnique ou climatique	Hypothèse grecque	Théorie méreuporique
1	Simplicité	Entre deux théories, retenir la plus simple	10	9	8	10	7
2	Ordre de fondamentalité	Entre deux théories, retenir la plus générale, la plus fondamentale	10	8	9	0	7
3	Puissance organisationnelle	Entre deux théories, retenir la plus éclairante, celle qui permet le plus d'articuler les faits en un tout cohérent	1	1	4	1	9
4	Précision quantitative	Entre deux théories, retenir la plus mesurable, la plus exacte quantitativement	0	1	8	4	6
5	Falsifiabilité 10 = falsifiable V = vraie	Une théorie scientifique doit pouvoir proposer au moins une expérience pouvant <i>a priori</i> l'écarter	0	0	9F	9F	8V
6	Nécessité / suffisance	Entre deux théories, retenir celle qui est la plus nécessaire et la plus suffisante (La science progresse si et seulement si les facteurs proposés sont réunis ?)	10	10	0	0	9

Histoire

Domaine dirigé par Claire Andrieu et Nicolas Delalande

La Dictature de Salazar face à l'émigration

L'État portugais et ses migrants en France (1957-1974)

Victor Pereira

Collection Académique

2013

Consommateurs engagés à la Belle Époque

La Ligue sociale d'acheteurs

Marie-Emmanuelle Chessel

Collection Académique

2012

Le Communisme vietnamien (1919-1991)

Construction d'un État-nation entre Moscou et Pékin

Céline Marangé

Collection Académique

2012

Les Conservateurs britanniques dans la bataille des idées

Asbridge College, premier think tank conservateur

Clairisse Berthezène

Collection Académique

2011

Le Soutien américain à la francophonie

Enjeux africains, 1960-1970

Marine Lefèvre

Collection Académique

2010

Tourisme et travail

De l'éducation populaire au secteur marchand (1945-1985)

Sylvain Pattieu

Collection Académique

2009

Histoires universelles et philosophies de l'histoire

De l'origine du monde
à la fin des temps

Sous la direction de
Alexandre Esaudier
Laurent Martin



COLLOQUE
DE CERISY



SciencesPo.
Les Presses



SciencesPo.
Les Presses



CERISY

Le Centre culturel international de Cersy (CCIC) propose, chaque année, de fin mai à début octobre, dans le cadre accueillant d'un château construit au début du XVII^e siècle, monument historique, des rencontres réunissant artistes, chercheurs, enseignants, étudiants, acteurs économiques et sociaux, mais aussi un vaste public intéressé par les échanges culturels et scientifiques.

— Une longue tradition culturelle

Entre 1910 et 1939, Paul Desjardins organise à l'abbaye de Pontigny les célèbres *décades*, qui réunissent d'éminentes personnalités pour débattre de thèmes littéraires, sociaux, politiques.

En 1952, Anne Heurigon-Desjardins, remettant le château en état, crée le Centre culturel et poursuit, en lui donnant sa marque personnelle, l'œuvre de son père. De 1977 à 2006, ses filles, Catherine Peyrou et Édith Heurigon, reprennent le flambeau et donnent une nouvelle ampleur aux activités.

Aujourd'hui, après la disparition de Catherine, puis celle de Jacques Peyrou, Cersy continue avec Édith Heurigon, grâce au concours d'Anne Peyrou-Bas, de Christian Peyrou et de Dominique Peyrou, groupes avec elle dans la Société civile du château de Cersy, et à l'action de toute l'équipe du Centre.

— Un même projet original

Accueillir dans un cadre prestigieux, éloigné des agitations urbaines, pendant une période assez longue, des personnes qui anime un même attrait pour les échanges, afin que, dans la réflexion commune, s'inventent des idées neuves et se tissent des liens durables.

La Société civile met gracieusement les lieux à la disposition de l'Association des amis de Pontigny-Cersy, sans but lucratif et reconnue d'utilité publique, présidée actuellement par Jean-Baptiste de Foucauld, inspecteur général des finances honoraire.

— Une régulière action soutenue

Le Centre culturel, principal moyen d'action de l'Association, a organisé près de 700 colloques abordant, en toute indépendance d'esprit, les thèmes les plus divers. Ces colloques ont donné lieu, chez divers éditeurs, à la publication de près de 500 ouvrages.

Le Centre national du livre assure une aide continue pour l'organisation et l'édition des colloques. Les collectivités territoriales (conseil régional de Basse-Normandie, conseil général de la Manche, communauté de communes de Cersy) et la direction régionale des Affaires culturelles apportent leur soutien au Centre, qui organise, en outre, avec les Universités de Caen et de Rennes-2, des rencontres sur des thèmes concernant la Normandie et le Grand-Ouest.

Un Cercle des partenaires, formé d'entreprises, de collectivités locales et d'organismes publics, soutient, voire initie, des rencontres de prospective sur les principaux enjeux contemporains.

Depuis 2012, une nouvelle salle de conférences, moderne et accessible, propose une formule nouvelle : les Entretiens de la Laiterie, journées d'échanges et de débats, à l'initiative des partenaires de l'association.

Catalogage Électre-Bibliographie (avec le concours de la Bibliothèque de Sciences Po)

Histoires universelles et philosophiques de l'histoire : de l'origine du monde à la fin des temps / Alexandre Escudier, Laurent Martin (dir.). - Paris : Presses de Sciences Po, 2015.

ISBN papier 978-2-7246-1660-6

ISBN pdf web 978-2-7246-1661-3

ISBN epub 978-2-7246-1662-0

ISBN xml 978-2-7246-1663-7

RAMEAU :

- Philosophie de l'histoire
- Histoire universelle
- Histoire globale

DEWEY :

- 901 : Philosophie et théorie de l'histoire

Couverture : *La Bataille d'Issus : Victoire d'Alexandre sur le roi des Perses Darius*,

Aldorfer Albrecht (1840-1938)

© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/Image BStGS

La loi de 1957 sur la propriété individuelle interdit expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit (seule la photocopie à usage privé du copiste est autorisée).

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris).

© Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2015.

Colloque de Cerisy

sous la direction de

Alexandre Escudier et Laurent Martin

Histoires universelles et philosophies de l'histoire



SciencesPo.
Les Presses